

7. Pères et mères miséricordieux

Nous avons vu que pour saint Benoît, seul celui qui sait soigner ses propres blessures est capable de soigner les blessures des autres. Cet humble sens de l'autorité reflète l'Évangile. Quand Jésus nous demande : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6,36), il nous fait comprendre que seuls les pécheurs qui se laissent pardonner par le Père peuvent être miséricordieux envers les autres. Et nous ne devons pas oublier la béatitude de la miséricorde : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5,7). Les miséricordieux sont heureux parce qu'ils trouveront la miséricorde dont ils ont eux-mêmes besoin. Seul celui qui fait humblement l'expérience d'avoir besoin de la miséricorde de Dieu et des frères et sœurs peut être miséricordieux envers tous.

C'est précisément pour cela, je crois, que Jésus a permis que saint Pierre le renie et fasse ainsi l'expérience de sa propre misère et mesquinerie, en devienne douloureusement conscient, en pleure amèrement. C'est seulement ainsi que Pierre a pu être conscient de l'infinie miséricorde du Seigneur envers lui, parce que Pierre devait devenir la plus haute autorité dans l'Église, et sans miséricorde on n'a pas d'autorité, on n'est pas mûr, parce que l'Église est dans le monde pour le salut des pécheurs, pour transmettre le salut et la guérison que le Christ mort et ressuscité représente pour toutes les plaies de l'humanité.

Lorsque Jésus demande trois fois à Pierre "M'aimes-tu ?", c'est comme s'il lui offrait la possibilité de revenir à Lui après chaque reniement. L'appel à aimer le Christ est le chemin que la miséricorde de Dieu propose à tous les pécheurs pour revenir au Père. Et c'est en apprenant ce chemin de retour vers le Père miséricordieux qu'on devient qualifié pour être pasteurs des brebis : "Pais mes brebis !", dit encore trois fois Jésus à Pierre (cf. Jn 21,15-19).

Au fond, Pierre est la première brebis perdue que le Christ bon Pasteur est allé chercher pour la ramener au bercail. Ce n'est pas la centième brebis qui s'est perdue la première (cf. Lc 15,3-7), mais la première, et même le premier des pasteurs, le premier des apôtres. Et avec son regard et un dialogue d'amour, Jésus l'a ramené au bercail pour paître tout le troupeau. Ensuite les brebis du troupeau ont commencé à se perdre aussi, l'une après l'autre. Mais Pierre a appris de Jésus à chercher les brebis comme il a été lui-même cherché, trouvé et ramené au bercail.

Quand saint Benoît demande aux frères coupables d'aller s'accuser devant l'abbé et la communauté, ce n'est pas comme s'il les envoyait devant un mur ou une foule anonyme qui n'a rien d'autre à faire qu'à écouter. Il les envoie à un père et à des frères, à une mère et à des sœurs, c'est-à-dire qu'il les fait "revenir à la maison", en famille, et l'abbé et la communauté ont un rôle à jouer face à l'humble accusation de soi du frère coupable, un rôle de miséricorde, au moins par la prière pour lui, au moins par l'affection avec laquelle ils l'accueillent, avec laquelle ils pardonnent, avec laquelle ils continuent leur chemin communautaire avec lui.

C'est toujours un peu comme dans la parabole du fils prodigue : le retour du plus jeune frère et sa demande de pardon impliquent également le frère aîné : il doit lui aussi approfondir le mystère de la miséricorde du père, il doit se convertir pour devenir miséricordieux comme son père.

Les membres de la communauté doivent se rappeler que chacun d'eux est entré au monastère comme un fils perdu qui a été trouvé, que chacun d'eux est venu d'un pays lointain pour rentrer à la maison et qu'il a fait l'expérience de l'étreinte du père. Qui n'a pas cette conscience de soi devant le frère qui a mal agi, cela veut dire qu'il n'est pas encore vraiment revenu à la maison, que le monastère et la communauté ne sont pas encore la maison du Père dans laquelle il s'est senti renaître à une vie nouvelle.

C'est le gros problème des Pharisiens, du temps de Jésus et de tous les temps, qui se sentent les premiers dans la maison de Dieu, qui se mettent au premier rang dans le Temple, mais qui en réalité n'y sont jamais entrés comme fils perdus que la miséricorde de Dieu a retrouvés et fait revivre. Qui ne fait pas l'expérience de la miséricorde du Père ne fait pas l'expérience de revivre, donc c'est comme s'il n'était pas conscient d'être en vie, vivant de la vie nouvelle et éternelle que le Christ nous donne de vivre en Lui, comme fils adoptifs du Père.

Être fils adoptifs signifie faire l'expérience consciente de naître à la vie. Lorsque nous naissons de notre mère, nous ne sommes pas conscients de naître et de vivre. Mais quand Dieu nous adopte comme ses fils et filles dans le Christ, c'est comme une naissance consciente. Nous devenons conscients d'être vivants, de pouvoir vivre une vie nouvelle avec plénitude.

Quand nous entrons au monastère, c'est pour faire cette expérience. La vie communautaire devrait être une expérience consciente de la vie à laquelle nous naissons, et à laquelle nous sommes nés à nouveau par le baptême. Mais c'est une expérience qu'on fait seulement en rencontrant la miséricorde de Dieu, et pour cette raison une communauté chrétienne et monastique n'est vivante et féconde que si elle transmet l'expérience de la miséricorde.

C'est pourquoi il est si important que celui qui a la responsabilité de la communauté soit d'abord expert en miséricorde. L'abbé doit être un homme de miséricorde, parce que c'est seulement ainsi qu'il construit une communauté fraternelle.

Comme je le disais, saint Benoît ne lui demande pas d'être parfait, mais d'être conscient de ses misères et de son besoin de miséricorde, de ses blessures et de son propre besoin d'être soigné. Le chapitre 2 de la règle, qui traite en détail de comment doit être l'abbé du monastère, se termine par cette phrase très importante : "En corrigeant les autres par ses avis, lui-même se corrigera de ses défauts" (RB 2,40).

Cela signifie précisément que l'abbé aussi a des défauts, des défauts à corriger. Lui aussi vit toujours dans un processus de conversion, de correction. Lui aussi a un besoin constant de pardon, de miséricorde. Mais c'est justement en étant au service de la miséricorde de Dieu pour la communauté qu'il l'approfondit pour lui-même, qu'il l'accueille encore plus pour lui-même.

La cohérence de vie que saint Benoît demande à l'abbé est au service d'une correction miséricordieuse des frères. Il doit enseigner par la parole, mais plus encore par l'exemple. Et l'exemple qu'il peut toujours donner est précisément de reconnaître le premier sa fragilité et de montrer qu'il a besoin tout d'abord de miséricorde. Au chapitre 2 saint Benoît lui rappelle alors l'enseignement célèbre de Jésus sur la correction fraternelle : "Qu'as-tu à regarder la paille dans l'œil de ton frère, alors que tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien ?" (RB 2,15 ; cf. Mt 7,3).

L'abbé doit alors commencer par l'humble disponibilité de s'accuser soi-même son ministère pastoral d'orientation et de correction qui accompagne les frères dans la conversion. Parce qu'ainsi, il ne se limite pas à montrer aux frères le chemin de la vie, il ne se limite pas à le décrire comme on explique un itinéraire sur la carte, mais il le parcourt le premier, et en le parcourant il amène tout le troupeau à s'y engager. Le chemin du bon pasteur commence à partir de la conscience de son besoin de miséricorde.